

**SYMPHONIE FIDUCIAIRE
ET AUTRES NOUVELLES**

ISBN : 978-2-88892-164-6
Copyright © 2012 by Éditions Xenia
C. P. 429, 1951 Sion, Suisse
www.editions-xenia.com
info@editions-xenia.com
Tel +41 27 327 52 67 | Fax +41 27 327 52 66
skype : xeniabooks

Nicolas Gracias

Symphonie fiduciaire

ET AUTRES NOUVELLES

Xenia

UDO

C'est en 20** que le professeur Parangola mit au point le UDO (« You-Do »). Il s'agissait du tout premier jeu virtuel basé sur une connaissance exhaustive de la personnalité du joueur. On avait alors déjà vu éclore les « Second Life », les « Everquest », ou encore les « World of Warcraft » qui permettaient de mêler les charmes de l'action héroïque à l'identification au personnage. Mais jamais encore aucun de ces programmes n'avait permis un tel niveau d'empathie. « C'était comme si vous y étiez... ». La toute première version d'UDO consistait en une vague intrigue policière autour d'un crime passionnel dont le joueur découvrait, peu à peu, qu'il était l'assassin. Le UDO 1.2, dans son sillage, vit le jour quelques années plus tard. Il s'adressait à toutes les catégories de population — qu'elles fussent ou non amateurs d'intrigues. N'étant pas moi-même connaisseur, je profitai de cette brèche ouverte sur le consommateur lambda pour me laisser tenter. Je fus séduit par le concept. L'identification fonctionnait à merveille et permettait à chacun de se laisser porter. Je le recommandai dès lors à toutes sortes de connaissances à mon travail qui, comme moi, s'ennuyaient.

Par un hasard — que je qualifierai de pathé-

tique —, ma femme faisait partie d'un collectif de psychologues qui combattait depuis toujours ce genre de jeux. Elle se piquait de défendre des valeurs humanistes et s'élevait contre ce type de logiciels qui menaçaient, selon elle, de réduire la personnalité du joueur à une simple grille de critères préremplis. Elle concédait, par ailleurs, que la dimension fantasmagorique de ces jeux était ici gommée par le fait que l'on avait conscience de jouer un personnage. Bien que je ne fusse pas entièrement d'accord avec elle, je décidai de profiter d'une conférence de presse où le professeur Parangola était censé répondre aux doléances de son groupe pour le rencontrer.

Je fus surpris par son apparence. Il n'avait rien d'un informaticien. C'était un homme d'âge mur, relativement bien conservé, à la peau mate et aux cheveux blancs gominés (probablement d'origine hispanique), et qui ne ressemblait en rien au rat de laboratoire que je m'étais plu à imaginer. Tout au long de la conférence, il répondit plus ou moins évasivement aux questions qu'on lui posait, et se refusa à relever les verres amovibles de sa paire de lunettes teintées :

— Ne pensez vous pas, lui demanda ma femme en fin de conférence, qu'en prétendant tirer le portrait psychologique d'un joueur en quelques questions, vous l'enfermez dans une caricature de lui-même ?

À ces mots, le professeur releva les verres teintés de ses lunettes d'une simple chiquenaude et dévisagea profondément ma femme.

« Ce ne sont pas les questions qui nous enferment, Madame, mais les réponses. Tous les produits qui existent actuellement sur le marché sont des réponses figées au besoin du consommateur. L'UDO n'est rien de tout cela. C'est un jeu polymorphe : à chaque individu, il apportera une solution différente.

— Mais... si deux personnes remplissent de la même manière leur questionnaire, il leur donnera une même réponse, alors que ce sont des êtres différents ?

— Pour le moment, peut-être. Mais je travaille actuellement sur le système d'extrapolation de la version 3. Grâce à lui, l'UDO devrait devenir imprévisible. Ce qui permettra de confronter le joueur à des questions auxquelles il ne s'était pas attendu — et qui, pourtant, se trouvaient enracinées au plus profond de lui, dans son subconscient.

Quelques minutes plus tard, le professeur déclara que la conférence était terminée. Comme il se redressait, je demandai à ma femme si elle était satisfaite de ses réponses : « Oh, tu sais, me répondit-elle en prenant un air malicieux, ce ne sont pas les réponses qui sont importantes... », et elle s'éloigna en direction de son collectif de harpies. J'en profitai pour me diriger vers le professeur.

— Excusez-moi, lui demandai-je. Je n'en ai que pour une minute. Je suis le mari de cette dame à qui vous avez répondu en dernier.

— Une femme charmante, me gratifia-t-il d'un air connaisseur.

— Je vous remercie. Je dois vous avouer que vos derniers mots m'ont quelque peu laissé sur ma faim. C'est d'une seconde vie que vous voulez parler, n'est-ce pas ?

— Mieux qu'une seconde vie, me répondit-il. Peu à peu, ce pourrait bien être votre existence réelle qui deviendrait une seconde vie. Au fur et à mesure, vous pourriez bien n'avoir d'intérêt que pour cette autre vie que l'UDO vous fait vivre, et qui répond tout autant à vos fantasmes les plus enfouis, qu'aux exigences de votre personnalité.

Pendant quelques instants, je regardai le professeur. Il avait vraiment l'air de savoir de quoi il parlait. En dépit de ses lunettes, je pouvais distinguer ses yeux gris, derrière les verres, et un violent désir de me noyer dedans m'envahit. L'entraînant par le bras, je l'emmenai dans un recoin de la salle de conférences.

— Écoutez-moi, lui dis-je, mieux vaudrait que cette conversation ne parvienne jamais aux oreilles de ma femme. Je suis très intéressé par votre projet. Il se trouve que je travaille pour une société de capital-risque qui finance différents types de projets, et que je serais prêt, du moins si vous n'y voyez pas d'inconvénient, à « soutenir » le vôtre. Pour cela, évidemment, il faudrait que vous m'en disiez un peu plus, en m'invitant, par exemple, à assister à l'une de vos séances ou à jouer les cobayes, ce genre de choses...

Le professeur me regarda à son tour avec une expression déconcertée.

— Pas plus qu’il ne saurait être identifié commercialement, me répondit-il sentencieusement, l’UDO ne peut être sponsorisé.

— Mais il ne s’agit pas de sponsoring, répartis-je d’un ton contrarié. En aucun cas le logo de mon entreprise n’apparaîtra sur votre jeu. Je n’agis qu’en tant que mécène, si je puis m’exprimer ainsi, et je peux vous assurer que ce n’est que parce je m’intéresse à votre projet, à titre personnel, que je vous en parle en ces termes.

Du bout des doigts, le professeur reprit ma carte de visite qu’il ausculta quelques instants. Quelques minutes plus tard, il prit congé, en me promettant qu’il rappellerait. Je restai là songeur. Sans doute m’étais-je un peu avancé en prétendant que je pourrais financer son projet. Mais lui-même, ne s’était-il pas avancé en me promettant qu’il rappellerait ?

Deux jours plus tard, le professeur Parangola disparaissait dans une tragique catastrophe aérienne. La presse ne manqua pas de se faire l’écho de cette disparition. Celle-ci intervenait, en effet, peu avant la sortie de l’UDO 3, et l’on était en droit de se demander si la firme serait en mesure de sortir le prototype à la date prévue. Le sinistre s’était produit au-dessus de l’océan et les corps n’avaient pas été retrouvés. La rumeur s’étendit, comme souvent dans ce

genre de cas, que l'on ne les repêcherait jamais ; ce qui donna lieu à toutes sortes d'interprétations. Cet accident aurait-il pu être mis en scène ? Selon certaines sources, le professeur Parangola était sur le point d'obtenir, ce jour-là, des autorisations cruciales auprès de la commission *Informatique & Libertés*, à New York. Le fantasme selon lequel certains pirates de l'air, ou hackers, auraient pu vouloir s'en prendre à lui ne manquait d'être évoqué. Je ne laissais pas pour ma part de m'intéresser à ces conjectures. Après ce qui s'était dit entre nous lors de la conférence, j'avais comme l'impression de m'être « fait couper l'herbe sous le pied ». N'avais-je pas, en effet, émis au professeur mon souhait de m'associer à son projet, et voilà que celui-ci disparaissait, sans prévenir, du jour au lendemain. J'écrivis plusieurs lettres aux personnes qui travaillaient avec lui pour tenter d'en apprendre davantage. Je me renseignai auprès des journalistes chargés de l'enquête. Mais je n'appris pas grand-chose — et, de guerre lasse, je finis par oublier l'affaire... Ce fut alors que je reçus un courrier inattendu de l'université de Stanford :

Monsieur,

Puisqu'il nous a semblé que vous vous intéressiez à ses recherches, veuillez apprendre par la présente que celles-ci ont pris fin avec la mort du professeur Parangola. Ce dernier, en effet, était le seul à connaître l'algorithme de la version 3 d'UDO, et nous sommes à ce jour incapables de poursuivre sérieusement ses travaux.

Regrettant,

Je refermai la lettre et poussai un long soupir. J'étais décidément peu convaincu par la « disparition » de Parangola. Ou peut-être devrais-je dire que sa mort me dérangeait, au point de ne pas vouloir l'admettre ? Une chose est sûre, c'est que cette lettre, par sa brièveté, relançait le débat. Quelque chose me perturbait dans cette histoire de jeu. Je suppose que, probablement, le professeur avait éveillé en moi des choses qui se trouvaient cachées, tapies — et prêtes à bondir.

Au cours des mois qui suivirent, l'idée ne cessa plus de me tourmenter. Je me rendais au travail en y pensant, je revenais en y pensant et, bientôt, je me mis à y penser en travaillant. Ce que je faisais, du reste, ne m'intéressait guère. La finance, les crédits *revolving*, l'affacturage sur du « deux à trois semaines » — tout cela m'indifférait tellement, maintenant que j'y réfléchissais. Et puis toutes ces théories que ma femme nourrissait à propos de ce qui — selon elle — aliénait l'homme !... Elle avait bien raison, oui, notre travail nous aliénait, notre statut social nous aliénait — ainsi que toutes ces interminables conversations qu'il nous fallait mener pour donner un peu le change ! Quelle comédie ! Peu à peu, je me mis à haïr l'existence que je menais. Et je la haïssais d'autant plus que je n'y pouvais rien changer.

Je perdis le sommeil. Ma femme, inquiète, s'en préoccupa. Mais elle aussi représentait une partie de ce passé dont je ne voulais plus, et je lui demandai de me laisser tranquille.

Plusieurs nuits d'affilée, je m'enfermai dans le salon. J'allais de long en large. Je ne pensais à rien, rien de vraiment précis, sinon que je ne voulais pas dormir, pour ne pas avoir à me réveiller. Je pris plusieurs jours de congés sans solde. Jours et nuits, désormais, je les passais dans le salon. Je ne me lavais plus, ne me rasais plus, ne mangeais plus. Pour m'occuper, je me remis à fumer. Sur la table basse, j'étais le contenu de plusieurs cartouches de cigarettes que j'alignais comme des soldats avant de les fumer énergiquement. De temps à autre, je les organisais comme des armées, avec des chefs de files, des têtes de peloton — de sorte que si, par malheur, j'en piochais une qui ne fût pas parmi les premiers rangs, je devais m'engager à fumer toute la garnison. Le jeu tourna bien vite à la bronchite chronique — et je me fis porter pâle par la médecine du travail. À partir de là, je n'eus plus guère de contact avec le monde extérieur. Seule ma femme, débonnaire, continuait à m'apporter un plateau de charcuteries par jour. Sans m'en rendre compte, j'étais en train de perdre le goût des choses, des plaisirs physiques. Même les cigarettes ne me procuraient plus de satisfaction. Je les fumais sans conviction, les écrasais sans les fumer, en mâchonnais quelques-unes pour en tester l'onc-

tuosité, les recrachais. Bref, je somrais peu à peu dans la dépression.

Un soir, j'étais en train de me verser un whisky dans le cendrier, comme cela m'arrivait désormais régulièrement par distraction, lorsque j'entendis la sonnerie de mon téléphone portable retentir. Cela faisait tellement longtemps que je ne l'avais pas utilisé, que j'eus toutes les peines à le débusquer, sous un fatras de vieilles assiettes sales. Pendant quelques instants, je regardai l'appareil, simiesque avec toutes ses lumières, son écran racoleur, ses vaines pulsations, et je songeai que ce devait être quelque collègue qui cherchait à me joindre. Je m'apprêtais à le reposer lorsque je remarquai que le préfixe du numéro de téléphone en question ne correspondait à aucun numéro classique. C'était un préfixe alphanumérique, comme ceux que l'on utilise en informatique, et qui comportait plusieurs caractères que je n'avais jamais vus auparavant.

J'hésitai tout d'abord, puis décrochai.

— Qui est à l'appareil ?

J'entendis un bruit sec, ressemblant étrangement au crachement d'un modem, puis une voix aquatique, prononcer doucement ces syllabes :

— Augusto Parangola.

Pendant quelques secondes, j'accusai la surprise. Parangola ?... Je me sentais partagé entre le désir d'y croire et la volonté de ne pas l'admettre.

— C'est impossible, balbutiai-je. Vous ne pouvez pas être le professeur. Parangola est mort, il y a de cela plusieurs mois...

— Il est mort *cliniquement*, me répondit la voix. Mais bien des choses ont survécu de lui. Il se souvient par exemple très bien qu'il vous avait promis de vous rappeler.

Je me sentais bercé par le timbre aquatique de sa voix. C'était comme si le professeur me parlait, du fin fond de cet abysse où son avion s'était crashé. Je questionnai vivement :

— Où êtes-vous en ce moment ?

— Je suis dans un endroit où nul ne peut me trouver. C'est pour cela que je vous appelle. J'ai besoin de vous. Vous m'aviez proposé de l'argent, la dernière fois que nous nous sommes vus. Mais je n'ai pas besoin de votre argent là où je suis. J'ai besoin d'entamer ma *seconde vie*...

Bien que je ne fusse pas certain de ce qu'il voulait dire, je lui répondis que je serais prêt à l'aider. Il me demanda si je possédais un ordinateur.

— Certes oui, j'en ai un, mais... il n'est pas à côté de moi en ce moment. Il est dans le petit bureau et...

— Je vous guiderai.

Le téléphone à la main, je sortis du salon et me glissai furtivement dans le couloir. Ma femme, à cet instant, dormait, et je pus sans encombre m'installer

aux commandes. L'écran était allumé, inondant les ténèbres d'une aura bleutée.

— Et maintenant ? demandai-je à Parangola.

— Branchez votre téléphone sur la prise du modem.

Je m'exécutai. Tandis que le numéro de téléphone se composait, j'allumais fiévreusement une cigarette. Je la fumais nerveusement. À tout moment, désormais, je m'attendais à ce que ma femme survivante, réveillée par le bruit, et me surprenne en flagrant délit de conversation avec un mort. Que lui répondrais-je ?...

Sur l'écran, une petite icône finit par apparaître, en forme de verres teintés. À l'invite du professeur, je cliquai sur l'icône qui devint une fenêtre et s'ouvrit sur un fond de veille rouge écarlate. Peu à peu, cette trame se précisa, jusqu'à prendre les nuances d'un crépuscule tourmenté, parsemé de gros nuages noirs qui paraissaient s'effiloche dans le lointain.

— Vous me voyez, à présent ?

— Vous voir ? répondis-je, interloqué par la question... Mais comment le pourrais-je ?

— Faites un petit effort...

Je regardai de nouveau l'image. Un cimetière d'avions venait d'apparaître, sur ce fond de ciel apocalyptique. J'avais beau chercher, je ne voyais rien qui puisse ressembler au visage du professeur. Partout s'amoncelaient des carcasses, des fuselages d'avions, comme s'il s'agissait d'une sorte de casse

céleste... Ce fut alors que je me souvins que le professeur s'était crashé au-dessus de l'océan. Peut-être était-ce la représentation du sinistre dans lequel il avait péri ?

— Oui, ânonnai-je alors, en ouvrant des yeux hagards en direction de l'écran. Je crois que je vous vois, maintenant.

Pendant les mois qui suivirent, j'annexai le petit bureau. Ma femme se félicita de me voir quitter l'exil du salon pour celui de l'informatique, et je pus continuer, sans qu'elle n'en sache rien, à assister le professeur. Au début, j'eus du mal à admettre que celui-ci était mort, « cliniquement mort » comme il le disait, et que seule l'image de sa personnalité avait survécu dans les fichiers d'UDO. Je suivis ses conseils sans discuter, en me gardant bien de tout commentaire, et exécutai à la lettre ses instructions. Je lui permis ainsi d'accéder aux différentes bibliothèques d'informations virtuelles dont il avait besoin pour achever ses travaux. Jour après jour, je lui ouvris les portes des principaux sites de téléchargement, dans lesquels je le voyais — ou plutôt son icône — puiser sans retenue les programmes nécessaires à l'élaboration de la version 3 d'UDO. Laborieusement, je retranscrivis pour lui l'algorithme du système d'extrapolation qui devait lui permettre, à lui et à bien d'autres, d'entamer une seconde vie sur Internet. Puis, du jour au lendemain, il m'annonça qu'il avait fini. Il me demanda alors d'effectuer différents

tests sur ma machine et lança sa nouvelle mouture. Comme il me l'avait dit, cette version n'était pas payante, puisqu'il n'avait pas besoin d'argent où il se trouvait. C'était un programme en libre accès, entièrement ouvert à toutes les catégories d'individus et qui ne requérait qu'un peu de temps pour remplir sérieusement le questionnaire.

L'UDO 3 fit grand tapage. Les médias s'empresèrent de récupérer le phénomène. Tout le monde se demandait qui avait bien pu lancer un tel programme après la disparition du professeur, et comment on avait pu lui faire acquérir une telle fonctionnalité. Les journalistes spécialisés dans le domaine en débattaient dans les colonnes de leurs magazines, afin d'essayer de savoir si c'était bien lui, ou un *fake* — étant donné que son avatar personnel avait été repéré sur le web. Beaucoup le mettaient en doute. Quelques hackers, plus ou moins informés, partirent sur le réseau pour enquêter. Le fait qu'ils y rencontrassent le professeur — ou, pour être plus précis, son double — vint à bout de leurs réticences. Cela semblait un gage de fonctionnalité sans précédent de ce jeu. Le professeur était le seul à disposer des codes pour rentrer dans l'algorithme d'UDO, et nul (selon les dires de ses assistants mêmes) n'aurait pu y avoir accès. Où qu'il fût en ce moment, et *quoi* qu'il fût, Parangola avait réussi à faire naître sa nouvelle mouture ; c'était cela qui comptait. À partir de ce moment-là, L'UDO déchaîna les passions. En

moins de quelques mois, il fut téléchargé par plus du tiers des internautes. Le reste se laissa quelque temps bercer par les invectives de ses opposants — dont ma femme (est-il besoin de le préciser ?) faisait encore partie. Imperturbablement, celle-ci se prévalait de ferrailer contre tout ce qui constituait l'expérience virtuelle ; elle répétait que celle-ci ne pouvait avoir de valeur si nous ne pouvions en témoigner. L'idée selon laquelle Parangola serait revenu d'entre les morts pour relancer son programme ne manquait bien évidemment pas de la hérissier. C'est impossible, pérorait-elle, il n'y avait bien que les amateurs illuminés de ce genre de jeux pour se laisser duper ! Je ne me mêlais pas de ses revendications. J'étais trop occupé à aider le professeur. Mais le fait que je fusse moi-même, depuis un bon moment, plongé dans la sphère informatique ne manqua pas d'éveiller ses soupçons. Elle me demandait de temps en temps ce que je faisais et à quoi je m'intéressais (car cela la rassurait que je fusse sorti de ma dépression). J'essayais de noyer le poisson. Je lui répondais que je m'intéressais aux hackers, à l'informatique en général. Mais c'était un grossier mensonge. Et je n'étais absolument pas guéri de ma dépression. Je ne lui disais cela que pour lui donner le change. En réalité, je ne voulais plus avoir affaire à elle, ni à ses interminables discours sur l'aliénation humaine. L'indécrottable femme réactionnaire ne voyait-elle pas que le monde était en train de changer, et qu'au train où les choses allaient, ce serait bientôt elle, la pièce de musée ? Je venais alors de remplir mon question-

naire et n'attendais plus qu'un signe de Parangola pour me lancer. J'étais impatient de pouvoir prendre mon envol pour cette seconde vie qu'il m'avait fait entrevoir. Heureusement, celui-ci ne tarda pas à se manifester. Un soir où j'étais encore en mode veille sur le bureau, je vis apparaître son icône en forme de verres teintés sur mon écran. Le professeur me remercia pour ce que j'avais fait et me laissa entendre que, pas plus qu'il n'aurait besoin de moi, désormais, je n'aurais besoin de lui. C'était vrai. Je n'avais plus besoin de personne. J'avais fini de remplir le questionnaire d'UDO, ma femme et moi n'avions plus rien à nous dire, et je venais de faire l'acquisition d'un joli petit Beretta automatique. Je lançai donc l'UDO sur mon ordinateur, émis un bref soupir en songeant à la perspective d'une vie enfin débarrassée de ses souffrances — peut-être sans plaisirs, mais surtout sans souffrances — et, me sentant m'enfuir dans les hautes sphères du world wide web, me sentant m'étierrer dans les éthers de la pensée, appliquai le canon du Beretta contre ma tempe.

La relève

14 janvier

Ce matin, j'ai pris mon poste au phare du Stiff, au large de l'île d'Ouessant. Ce phare, pour le situer, se trouve à l'extrême pointe d'une petite presqu'île, séparé du reste de l'île par une étroite bande de terre. Pour s'y rendre, il n'y a qu'une seule route, juste assez large pour une voiture et tout au long de laquelle on aperçoit le Stiff, noir strié de blanc. Je prends mon poste pour quatorze jours. Le temps est clair, la mer houleuse. Un vent de dix-huit nœuds souffle en direction du cap.

15 janvier

Temps brumeux, mer agitée. Vent 16 nœuds NNE.

Je profite de cette première journée pour faire le tour du Stiff. Il y a tout le confort que je pouvais souhaiter, réparti sur quatre niveaux. En bas, la salle des machines, comme dans tout sémaphore, avec les différents compteurs permettant de vérifier la pression des accumulateurs et le niveau des feux. Juste au-dessus, la cuisine et l'économat, parfaitement achalandés. Il y a même un peu de vin dans un

cubitainer de onze litres. Au-dessus encore, l'habitat, avec une petite chambre à coucher, tout en bois lambrissé — et une bibliothèque. Son contenu est presque intégralement dédié aux récits de grands voyageurs. Mais le clou de ce phare, c'est plus probablement la salle des cartes, au dernier étage. Grande salle octogonale, d'environ huit mètres de diamètre, percée aux divers coins de petits hublots ronds, aux armatures de cuivre, avec en son centre une énorme table en bois recouverte d'une représentation sous verre au 1/100 000^e des eaux territoriales françaises. Une vraie merveille. J'ai beau ne pas être amateur de cartes, celle-ci me laisse pantois. Je passe toute une partie de la matinée à l'examiner.

16 janvier

La nuit dernière, j'ai constaté que le faisceau lumineux du phare n'était pas tout à fait droit. Il y avait un je-ne-sais-quoi de travers, comme une sorte d'impureté, dans le rayon de courbure. J'ai attendu ce matin pour monter au foyer et, là, j'ai découvert une petite colonie de goélands, paisiblement installée au beau milieu des lentilles. Comme ce sont des lentilles à échelons, chacun des volatiles a fait sa niche sur un étage, au creux d'une des coupelles, et mène sa petite vie de conserve avec les autres. Bien que le tableau m'ait paru attendrissant, je n'ai pas pu faire autrement que de mettre tout ce petit monde dehors. Je crains cependant qu'ils ne reviennent, tôt ou tard, car je n'ai pas pu découvrir l'orifice par lequel ils se sont introduits.

17 janvier

Les goélands sont mes amis, désormais. Chaque matin, ils viennent se percher sur le rebord du hublot numéro trois (en direction du continent) et il s'en faut de peu que je n'en récupère à l'intérieur de la salle des cartes, quand j'entrouvre la portière. Ce sont des animaux très affectueux. Ils viennent vous manger au creux de la main, sans pour autant vous la becqueter. Je suis assez surpris, moi qui ai vingt ans de phare, de n'avoir jamais remarqué jusqu'à présent combien la compagnie de ces volatiles m'est agréable. Même leurs piailllements incessants me paraissent exprimer quelque chose. Ce sont comme des râles, des cris de naufragés...

18 janvier

Temps pluvieux, mer agitée. Vent 18 nœuds NNW.

Ce matin, à la radio, j'ai suivi sur *Fréquence Océane* une émission dans laquelle un éminent professeur était invité. Celui-ci déclarait qu'au rythme où les progrès scientifiques allaient, tous les phares ne tarderaient pas à être automatisés — ce qui rendrait la profession de gardien de phare tout bonnement superflue. Ce genre de prophéties a le don de me mettre en boule. Je voudrais bien qu'il vienne, moi, cet éminent professeur, qu'il passe ne serait-ce qu'une seule journée à l'intérieur d'un phare, pour se rendre compte de ce que c'est, qu'il voie qu'au moindre problème, c'est tout le phare qui s'éteint, et que s'il n'y a personne pour le rallumer, ce sont

deux ou trois pétroliers qui peuvent bien s'échouer au large sans que personne ne s'en aperçoive — avec, en prime, dix bonnes années de marée noire pour tout le monde. Je voudrais bien l'y voir, moi, cet éminent professeur !

19 janvier

Aujourd'hui, plutôt que d'écouter des âneries à la radio, j'ai décidé de m'offrir une séance de lecture à la bibliothèque. C'est vraiment une belle pièce que cette bibliothèque. Comme la salle des cartes, elle est toute de bois vêtue, chaleureuse et propre, et dotée de petites lampes murales en forme d'ancres. Lorsqu'il pleut à verse, comme c'est le cas aujourd'hui, je ne connais pas de sensation plus agréable que de me réfugier dans ce genre d'endroits. On s'y sent protégé. Tout y est rassurant, à la fois doux et calfeutré, comme lorsqu'on est enfant et que nos parents nous laissent garder le lit parce que l'on est malade. On regarde lentement tomber la pluie par les hublots, en se laissant porter par la rêverie...

20 janvier

Au milieu des ouvrages d'érudition classique, je déniche un petit livre intitulé : *Légendes de phares & gardiens de phares*, en cuir relié de maroquin bleu. L'une des histoires à l'intérieur retient mon attention. Mais écoutez plutôt. C'était il y a sept ans, par une froide matinée d'hiver. Un petit navire appelé le *Crea'ch* passait par là, lorsqu'il s'est retrouvé emprisonné par les récifs. À ce qu'on dit, le gar-

dien du phare s'était endormi à ce moment-là et, le temps qu'il vienne en aide aux naufragés, le *Crea'ch* avait sombré, corps et biens. À cette époque, je me souviens qu'une enquête avait été ouverte afin de déterminer si la responsabilité du gardien devait être engagée. Mais le gardien en question était mort quelques semaines plus tard, dans des circonstances non élucidées, et l'affaire avait été classée sans suite. Peut-être l'un des goélands qui se trouvent encore aujourd'hui ici sait-il ce qui s'est passé ?

21 janvier

Le ciel, de nouveau, s'est dégagé. En fin de matinée, j'ai même eu l'occasion d'apercevoir un paquebot à l'horizon. De onze heures à midi, il se trouvait dans le hublot numéro deux (celui qui est orienté au nord, en direction des falaises). Il a fait son chemin pendant que je déjeunais et, peu avant trois heures, je l'ai vu de profil dans le hublot numéro un (vers les côtes britanniques). J'ai passé une bonne demi-heure à m'occuper des goélands. L'un d'eux s'est blessé au niveau de l'aile droite, et j'ai dû le panser avec des cataplasmes. Quand je suis remonté à la salle des cartes, le soleil se couchait, et le paquebot se trouvait toujours dans le hublot numéro un, sa petite coque noire surnageant au-dessus des flots.

22 janvier

Temps clair, mer agitée. Vent 20 nœuds SSE.

En venant prendre mon café, je suis surpris de

constater que le paquebot est toujours là. Il n'a pas bougé. Il se trouve comme hier, de profil sur la mer, dans le coin inférieur droit du hublot numéro un. Je grimpe jusqu'au foyer, muni d'une longue-vue. Il fait un froid glacial. Les vitres du foyer sont quasiment gelées, et quelques concrétions commencent à se former sous les rambardes. J'ai toutes les peines, avec mes doigts, à développer la longue-vue en direction de ce bateau, pour en distinguer la provenance. C'est un paquebot de marchandises, de nationalité malgache. Transi de froid, je redescends l'échelle jusqu'à la salle des cartes et m'apprête à lui envoyer un message lorsque, ayant tourné le bouton de la radio qui était resté sur *Fréquence Océane*, je retombe sur la même émission que l'autre jour, probablement rediffusée, avec cet éminent scientifique qui est en train de répéter que « ...les techniques actuelles nous permettant de diriger la plupart des embarcations par le biais des satellites, les phares — et, par voie de conséquence, les gardiens de phare — sont amenés progressivement à disparaître... »

Je n'en crois pas mes oreilles. Quel toupet ! Après les gardiens de phares, ce sont les phares qui vont disparaître, maintenant ? Et pendant qu'on y est, puisqu'on peut tout diriger de là-haut, de l'espace, pourquoi est-ce qu'on n'en profiterait pas pour faire main basse sur les étoiles ?

De rage, j'éteins le poste, oubliant par là même le projet que je m'étais fait d'envoyer un message à ce paquebot.

23 janvier

Le paquebot est encore là. Il est toujours au même endroit, dans le coin inférieur de mon hublot numéro un. Je me demande ce qu'il fabrique. À dire vrai, le fait qu'il stagne dans cette position ne me dérange pas outre mesure, mais je ne peux m'empêcher de me dire qu'il a une anomalie. Je n'ai pas cependant envie, en essayant de lui envoyer un message, de retomber sur une nouvelle rediffusion de cette émission, avec son éminent professeur qui prophétise la mort des phares et des gardiens de phare. De toute façon, s'il avait un problème, il m'enverrait un SOS...

Je passe le reste de la journée sans m'en préoccuper.

24 janvier

Encore une fois, le paquebot est au même endroit. Pour le coup, je ne puis feindre de l'ignorer. S'il reste depuis trois jours dans la même position, c'est qu'il a un problème. Je dois en avoir le cœur net, il en va de ma responsabilité de gardien, je ne peux me permettre de faire comme le responsable du *Crea'ch*, il y a sept ans déjà. Mais, alors que je m'apprête à lui envoyer un message de reconnaissance, quelle n'est pas ma stupeur de retomber une nouvelle fois sur cette foutue émission scientifique, avec son éminent professeur ! Je reste devant le commutateur, médusé. Ce ne peut pas être un hasard. Il doit y avoir une anomalie — ou bien c'est moi qui suis en train de devenir « zinzin »... Un paquebot qui reste trois jours durant

dans la lunette, pourquoi pas ? Mais une émission qui est rediffusée trois fois de suite sur le poste?...

25 janvier

Le lendemain, le paquebot est encore là. Il est au même endroit, soigneusement incrusté dans le cercle de cuivre de mon hublot numéro un, au-dessus de la ligne de flottaison — et l'émission de radio du professeur Machinchose entonne la même rengaine, si par hasard je rallume le poste (ce dont je me garde bien). Je suis passablement inquiet. Qu'est-ce qui est en train de m'arriver ?

26 janvier

Temps calme, mer d'huile.

Ce matin, je me décide à descendre au pied du phare. Il faut que j'en aie le cœur net. Je me dirige vers la grève, les mains tremblantes, et plonge un bras en avant, à l'aveuglette. Elle est encore là, heureusement ! L'eau s'écoule lentement, entre mes doigts, en longues coulées diaphanes. Je ne suis pas dans un monde complètement dématérialisé. Pourtant la marée, elle, n'est toujours pas redescendue. Or, selon les cycles de la lune, elle aurait dû refluer pendant la nuit, laissant la grève luisante et la route accessible pour mon retour. Mais elle ne l'a pas fait.

27 janvier

Idem.

Je me force à admettre que je suis dans une sorte de photographie figée de la côte bretonne ; comme

si le temps s'était arrêté. Tout au plus aperçois-je, de temps à autre, le vol d'une mouette dans le ciel blanc. Mais comme je ne leur donne plus à manger depuis longtemps (à cause des lentilles), la plupart sont reparties, et je n'ai plus vraiment de quoi m'occuper autour de moi. Je vis seul. Une situation que j'ai bien évidemment déjà connue par le passé, du fait de ma profession, mais jamais à un tel point.

28 janvier

Idem.

Rien ne bouge. Autour de moi, je ne vois que l'immensité plane et l'infini des eaux qui s'étendent, comme une gigantesque nappe d'huile luisante. J'ai beau chercher, je ne vois pas la moindre façon d'expliquer ce qui se passe.

29 janvier J'ai un peu réfléchi. Si le temps s'est arrêté, c'est probablement pour me signifier quelque chose. Voilà près de vingt-cinq ans que je pratique cette profession, je ne peux pas éviter que de me poser certaines questions... Mais alors : pourquoi ? Et surtout : pourquoi moi ?...

30 janvier

L'immobilité de la situation m'oblige à me remettre en question. Le message du professeur Machinchose n'était peut-être pas si dénué de sens. S'il est vrai que la plupart des professions de solitaires vont être amenées à disparaître, comment n'en serait-il pas de même pour celle-ci ? C'est probable-

ment le dernier métier dont on a besoin. Avec tous les robots, les ordinateurs, quelle nécessité aurait-on, en effet, de garder des hommes enfermés entre les quatre murs d'une tour de pierre, à veiller sur une eau le plus souvent inoffensive ? Il y a bien d'autres choses à faire ! Heureusement, plus que trois jours avant la relève.

31 janvier

La nuit dernière, je suis monté jusqu'au foyer pour contempler les étoiles. Je leur ai trouvé un éclat bien terne, dans le grand ciel hivernal, et j'ai repensé aux paroles de cet éminent professeur. Viendra un jour où l'on n'aura même plus besoin des astres pour se repérer...

32 janvier

Aujourd'hui — enfin ! —, il est arrivé quelque chose ! En fin d'après-midi, un gros orage s'est profilé à l'horizon au-dessus du paquebot malgache. J'ai longtemps regardé ses nuages noirs s'amasser, au-dessus de la ligne de flottaison, avec l'espoir que l'orage éclaterait — mettant un terme à mon calvaire. Mais les éclairs se sont simplement contentés de se succéder dans le lointain, zébrant l'énorme masse de l'océan de leurs sporadiques clartés — et j'ai vu l'imminence de cet orage s'éloigner.

33 janvier